

Hannelore Cayre

# Pour la bonne cause

L'écrivaine et avocate fait de la justice sociale le carburant de ses romans noirs : les petites gens gagnent, les puissants perdent. C'était le cas dans « La Daronne », en 2017, et plus que jamais aujourd'hui dans « Richesse oblige »

MACHA SÉRY

Sur la photo ornant la couverture originelle de *La Daronne* (Métaillié, 2017), c'est elle, Hannelore Cayre, en fichu, deux grands sacs à provisions à ses pieds, mise en scène par sa fille adoptive, la photographe Louise Carrasco. Gros succès en librairie que ce réjouissant roman à la fois réaliste et burlesque, distingué par plusieurs prix et adapté au cinéma par Jean-Paul Salomé, avec Isabelle Huppert dans le rôle titre (la sortie prévue le 25 mars a été reportée) : celui d'une traductrice de l'arabe, auxiliaire de justice, qui, pour subvenir aux besoins de sa fille et aux frais exorbitants du séjour en Ehpad de sa mère, dame le pion à des trafiquants de drogue.

Sans qu'elle y apparaisse en pied, la couverture de *Richesse oblige*, le nouveau roman d'Hannelore Cayre, lui ressemble tout autant. Face à une forêt de gratte-ciel, une grande gigue – affligée d'une maladie orpheline et engagée dans l'association L214 contre la souffrance animale, précise le texte – tient

« C'est comme si, en pâtisserie, tu réalisais un fenouil-chocolat », a estimé le mari de l'auteure à la lecture de « Richesse oblige »

par l'épaule un petit bout de femme harnachée d'orthèses. Ce sont deux meilleures amies cabossées par la vie, deux vaillantes à toute épreuve disposées à conquérir la ville et à renverser, par la ruse, l'ordre établi.

Pour la toute première fois, ce roman

## Parcours

1963 Hannelore Cayre naît à Neuilly-sur-Seine.

1997 Elle prête serment comme avocate.

2004 *Commis d'office* (Métaillié), premier roman.

2017 *La Daronne* (Métaillié), Grand prix de littérature policière.

d'Hannelore Cayre n'est pas dédié à son mari, Jean-Christophe Tymoczko, avec lequel elle a fondé un cabinet d'avocats il y a plus de vingt ans (« Il plaide, je l'aide. Devant un juge, je perds tous mes moyens. »). C'est qu'à la lecture dudit manuscrit l'époux a esquissé une moue dubitative : « C'est comme si, en pâtisserie, tu réalisais un fenouil-chocolat. » Pour surprenante qu'elle puisse paraître, la combinaison s'avère assez savoureuse d'un point de vue littéraire.

*Richesse oblige* est, en effet, un roman en partie historique, à la croisée des convictions libertaires de l'auteure et de la passion viscérale qu'elle cultive pour la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle – « méchante, imagée, revancharde », selon elle.

Un roman qui emprunte au *Sébastien Roch*, d'Octave Mirbeau (1890), et au *Capital au XXI<sup>e</sup> siècle*, de l'économiste Thomas Piketty (Seuil, 2013). Dans le premier, Hannelore Cayre a découvert la pratique du remplacement humain qui consistait, pour des conscrits tirés au sort malchanceux mais fortunés, à payer

des hommes afin qu'ils prennent leur place à la guerre, comme en 1870, où les pauvres ont servi de chair à canon. « Un prix des hommes existe toujours, mais il ne répond plus aussi directement à la loi de l'offre et de la demande, lit-on dans *Richesse oblige*. Certains le fixent à cent vingt fois le PIB par habitant d'un pays. » Dans l'essai de Piketty, la romancière a puisé un constat chiffré : la part moyenne de l'héritage dans le patrimoine d'une personne au cours de sa vie est rigoureusement la même aujourd'hui que dans les années 1860.

En dédicace manuscrite de *Richesse oblige*, Hannelore Cayre, 57 ans, s'est permis une confession : « Je sais que cela ne se dit pas mais c'est le livre dont je suis le plus fière. » Qu'elle se rassure : non seulement cela se dit mais cela s'écrit et cela s'explique. A l'oral, dans le bar d'un hôtel parisien, elle précise au « Monde des livres » : « C'est la première fois que je me sens vraiment écrivain. Auparavant j'écrivais des polars judiciaires, "faciles" en ce sens qu'ils étaient proches de ce que je suis : avocate. Avec *La Daronne*, j'avais déjà fait un pas de côté. Là je me suis jetée dans le grand bain. »

La césure n'est pas aussi radicale qu'Hannelore Cayre l'affirme. Ses deux derniers romans trahissent, en effet, une proximité plus intime que la simple profession partagée avec le protagoniste de sa trilogie liminaire, le pénaliste marginal Christophe Leibowitz-Berthier, dépourvu d'empathie comme de préjugés dans sa manière d'exercer.

Dans *La Daronne*, Hannelore Cayre a ainsi transposé sa très singulière enfance : « C'était si douloureux que j'ai dû cesser d'écrire pendant un certain temps. » Elle a grandi dans un pavillon localisé entre un bout d'autoroute et les chasses présidentielles des Yvelines, où les armes étaient légion. Son père, un pied-noir de Tunisie, dirigeait une société de transport routier spécialisée dans les destinations à risque, une flotte de camions plombés conduits par des ex-taulards. Sa mère était une Autrichienne juive, qui avait, en 1938, fui son pays pour la France, où elle a connu le camp des Milles, près de Marseille, avant de trouver refuge à Genève.

« Il y a plein de choses que je n'ai pas digérées de ma jeunesse », confie Hannelore Cayre, considérée comme un



Hannelore Cayre, à Paris, en février 2020. LOUISE CARRASCO

## EXTRAIT

« Aux censeurs de droite qui m'accuseraient de fausser le jeu économique ou voudraient m'interdire de vivre comme je vis, aux gentilles personnes de gauche qui pour mon bien seraient tentées de me faire la morale ou de m'assener des messages de prévention débiles, je répondrais que, lorsqu'il n'y a pas de victime à une infraction, si ce n'est ni le corps d'autrui, ni ses biens, ni ses droits qui sont en danger, alors c'est l'Ordre que l'on cherche à protéger, et l'Ordre, ça fait très longtemps que je l'emmerde... Et à ce que je sache, ce n'est pas moi qui ai créé ce statut merdique d'autoentrepreneur... Et qu'on ne vienne surtout pas me parler, à propos des stups, de santé publique, vu ce qu'on mange et ce qu'on respire tous les jours. »

RICHESSE OBLIGE,  
PAGES 100-101

vilain petit canard (lequel, rappelons-le, devient un beau cygne à la fin du conte) et fustigée pour sa curiosité intellectuelle. « Ah voilà Zola qui vient à table ! », se moquaient ses parents. Son père était « inculte », sa mère méprisait l'école. Hannelore Cayre a assisté au tournage de la dernière scène de *La Daronne*, une cérémonie tragi-comique de dispersion des cendres dans un grand magasin. « Si, dans la collection printemps-été 2017, assure la narratrice du roman, vous avez trouvé un peu de poussière grise ou de curieux petits morceaux au fond de vos poches de tailleur de la marque Dior, Nina Ricci ou Balenciaga, il s'agit de ma mère. » Celle d'Hannelore Cayre, sur laquelle elle veilla jusqu'à la fin de sa vie, fut la double lumière de l'actrice Viviane Romance puis étalagiste aux Galeries

Lafayette. Hormis sa propre beauté, elle n'aimait pas grand-chose. Pas sa fille, en tout cas, qu'elle considérait comme un mocheté, un surgenio intello et incongru.

*Richesse oblige* emprunte aussi au parcours de l'auteure. Native de l'île d'Ouessant (où l'écrivaine possède une maison), la petite handicapée Blanche de Rigny est passée par le centre de réadaptation fonctionnelle de Lorient, à l'instar d'Hannelore Cayre. Celle-ci s'est retrouvée paralysée des pieds à la nuque à l'âge de 26 ans. Totalement défigurée, la première vertèbre cervicale touchée, à la suite d'un accident de la route survenu au Chili. Elle qui skiait seins nus, qui était, selon ses propres dires, « génétiquement forte, jamais malade, musclée, d'une vitalité soûlante, quasiment hors normes », a hurlé à la mort à l'arrêt de la morphine administrée pour atténuer ses souffrances.

Elle a subi une opération à haut risque et une longue rééducation. La chirurgie esthétique a effacé les cicatrices de son visage. Aucune séquelle ne subsiste à l'œil nu. Cependant elle boite, dit-elle, et sa peau est insensible à la température au point qu'elle se brûle souvent ou qu'elle ignore prendre froid. « J'ai appris à ne plus me plaindre, je ne sais même plus si finalement je ne souffre pas tout le temps. » D'elle, on s'était forgé, à tort, une opinion intimidante. Peut-être à cause de son visage anguleux, de sa haute taille – 1,80 mètre – ou de son rideau de cheveux noirs, ramassés en chignon le jour de l'entrevue. Davantage sans doute à cause de la lucidité tranchante et de l'humour grinçant que manifeste chacun de ses livres.

Aussi dissemblables soient-ils, ceux-ci sont bâtis sur un socle commun : la collision d'univers hétérodoxes (le gangsta rap et une marque de cognac dans *Ground XO*, Métaillié, 2007 ; deux branches d'une même famille, aux antipodes l'une de l'autre, dans *Richesse oblige*) menant à un rééquilibrage en faveur de la justice sociale par une arnaque ou une idée amoralisée. « C'est la revanche de l'étron », résume l'auteure avec un large sourire. Des petites gens, des invisibles, ceux qu'on ne remarque pas, la quinquagénaire sous-payée de *La Daronne* ou la reprographe handicapée du tribunal des Batignolles dans *Richesse oblige*. Et la revanche de la littérature sur le trauma. ■

## La révolution à bas bruit

LE PROLOGUE DE RICHESSE OBLIGE se passe au cimetière de Passy, à Paris, où trois femmes détonnent : Hildegarde, en survêtement et baskets taille 46, Blanche de Rigny, appareillée d'orthèses, et sa fille, en tenue de camouflage, qu'elle élève seule depuis sa naissance. Après six décès en un an dans la famille Rigny, les voilà riches, héritières d'une colossale fortune, mal acquise au XIX<sup>e</sup> siècle, multipliée par des malversations au fil des générations et finalement captée pour la bonne cause.

Jusque-là, Blanche occupait un emploi réservé aux handicapés, qui consiste à « scanner feuille par feuille toutes les procédures portant sur les crimes et les délits de droit commun commis dans le ressort de la capitale ». Un petit métier en marge du système judiciaire – comme l'était celui de l'héroïne de son précédent

roman, *La Daronne*, traductrice d'écoutes téléphoniques – qui permet à la narratrice reprographe d'avoir accès à quantité de petits secrets.

Pour les faire fructifier, il lui faudra d'abord percer le mystère de son patronyme, inhabituel sur l'île d'Ouessant, dont elle est originaire, « alors que les gens de chez moi, en allant au plus près pour se marier, s'appellent quasiment tous pareil ». Par le biais d'une enquête généalogique remontant à 1870 et d'une narration alternée, Hannelore Cayre trace, dans ce récit foncièrement politique, un parallèle entre deux époques où les pauvres, bâtards ou moutons noirs, vont accomplir à bas bruit la révolution. Chez Hannelore Cayre, le pot de terre a de la gueule. ■ M. S.

RICHESSE OBLIGE,  
d'Hannelore Cayre,  
Métaillié, « Noir », 220 p., 18 €.